

leurs devoirs. Il faut reconnaître qu'il s'en trouve un certain nombre qui ont d'excellentes qualités du cœur et de l'esprit. Le Père Chirouse avait dit un jour à une jeune Métisse qui ne savait que l'Anglais, de ne jamais parler sauvage; mais comme elle n'était pas très-obéissante elle continua de l'apprendre de ses petites compagnes. Mais un jour l'une d'elles lui dit: "Je vais le dire au Père Chirouse;—mais non, répliqua la petite; on ne doit dire au Père que ses péchés.—Quoi donc, répartit l'autre, n'est-ce pas pécher que de désobéir?"

Nos œuvres ici se réduisent à instruire les petites filles sauvagesses et à pourvoir à la décence du culte, consolation d'autant mieux sentie que nous avons été plusieurs fois les témoins affligées de la pauvreté des Églises chez les Sauvages. Nous faisons quelquefois la visite des malades et nous donnons quelques veilles, mais cela arrive très rarement, (cette année trois ou quatre fois) Nous donnons aussi assez souvent des médecines que les Sauvages demandent, mais voilà tout. Il est à remarquer que la visite des malades devient moins nécessaire chez les Sauvages, vu le peu de secours qu'on peut leur donner; encore serait-il inutile de vouloir leur faire suivre une prescription, ou un régime, sans demeurer toujours auprès d'eux, pour leur faire éviter les mille imprudences qu'occasionnent leurs logements qui ne sont, sauf quelques exceptions, que de misérables loges ou maisonnettes dans lesquels ils sont exposés à tous les vents. Quant aux soins de l'âme, l'assistance du Prêtre leur suffit. Mais ce qui ferait un bien immense, ce serait un Hôpital où pourraient se réfugier tant de pauvres malheureux qui meurent sans aucuns secours. C'est là, dans un tel Hôpital, que la Sœur de Charité pourrait amplement satisfaire son besoin de soulager la souffrance. Faute de ressources, les pauvres missionnaires sont condamnés à gémir sur le triste sort d'un si grand nombre qui ont à finir leurs jours, dans la plus profonde misère corporelle. Mais nous ne pouvons pour le moment que former des vœux. Au reste, quand même, Très-honorée Mère, nous n'aurions que la jouissance d'aimer le bon Dieu dans un coin de la terre où il n'est pas servi, ce serait assez pour nous dédommager de toutes les jouissances que nous avons sacrifiées en nous éloignant de la Maison-Mère. Que la vivacité de notre amour n'est-elle assez grande pour consoler Notre-Seigneur de tant d'indifférence et de froideur qu'il rencontre dans ce pays infidèle. Nous avons aussi le bonheur de le